

## « La profuse lumière des sillages d'hirondelles »

Suzanne Robert

Volume 39, numéro 5 (233), octobre 1997

Hommage à Gaston Miron

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60696ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, S. (1997). « La profuse lumière des sillages d'hirondelles ». *Liberté*, 39(5), 84-88.

SUZANNE ROBERT

## «LA PROFUSE LUMIÈRE DES SILLAGES D'HIRONDELLES<sup>1</sup>»

Dans le cœur, la mémoire et la poésie de Gaston Miron vivait un petit territoire nordique, «pays de jointures et de fractures», une vallée, la vallée de l'Archambault, sorte de couloir entre les montagnes, «étroite comme les hanches d'une femme maigre<sup>2</sup>». À propos de cet endroit auquel il a dédié les poèmes «Fragment de la vallée» et «En Archambault», il écrit:

*Vallée mythique dans mon imaginaire poétique. En réalité, il s'agit de Saint-Agricole (aujourd'hui banalement Val-des-Lacs), comté de Terrebonne et canton de l'Archambault. L'un des lieux de mon enfance, au cœur du triangle merveilleux constitué par Sainte-Agathe, Saint-Faustin et Saint-Donat. Mon grand-père maternel y avait sa terre à flanc de colline; comme les autres colons, il se tuait à cultiver des sols impropres à l'agriculture<sup>3</sup>.*

J'habite «dans les vieilles montagnes râpées du Nord<sup>4</sup>», précisément à l'un des angles du «triangle merveilleux»,

1. Tiré du poème de Gaston Miron «Héritage de la tristesse», dans *L'Homme rapaillé*: Montréal, l'Hexagone, 1994, p. 73. Toutes les citations du présent article sont tirées de cette même édition.

2. *Ibid.*, p. 143.

3. *Ibid.*, p. 143.

4. «L'octobre», p. 88.

mais dans le canton voisin, celui de Doncaster en Matawinie, au bord de la vallée magique de Gaston Miron, là où « dans l'éclair racine nocturne / le firmament se cabre<sup>5</sup> », là où « les échos comme des oiseaux cachés » butent « contre la face empierreée des printemps montagnoux<sup>6</sup> ». Dans ce coin du monde où la lumière est « diamantaire clarté<sup>7</sup> » quelqu'un d'autre vit – y est né? –, quelqu'un dont j'ignore jusqu'au nom, un inconnu que le décès de Gaston Miron a replacé dans la mire de mon regard, de ma conscience, de mon impuissance aussi, et qui, à son tour et à son insu, a fait retentir à nouveau dans mon oreille, dans ma vie, l'« émouvante voix de balise<sup>8</sup> » du poète.

Cet inconnu est un grand jeune homme costaud, hirsute, très blond, qu'on voit parfois errer dans notre village. Il est presque toujours ivre, d'une ivresse silencieuse qui l'abstrait du monde, comme l'exil écarte de sa terre natale l'émigrant, comme la dépendance envers un autre pays garde apatride celui qui vit là où il est né, là où sa terre dépend d'un autre.

*Ce corps noueux  
ce regard brisé  
ce visage érodé  
ce feu aux cheveux*

*ces mots dehors*

*c'est toi, toi et toi  
et la blessure  
inlassable des rêves  
dans tes pas futurs<sup>9</sup>*

5. « Fragment de la vallée », p. 143.

6. *Ibid.*, p. 143.

7. *Ibid.*, p. 143.

8. *Ibid.*, p. 143.

9. « Ce corps noueux », p. 24.

On le dirait toujours surgi par hasard, apparu tout à coup, debout au coin de la rue principale, vacillant, l'air brisé et doux, le regard perdu. Il fait penser à un grand cygne sauvage au cou rompu. À une jointure disloquée. À un peuple sans appartenance et sans avenir. À « un pays que jamais ne rejoint le soleil natal » :

*Il est triste et pêle-mêle dans les étoiles tombées,  
livide, muet, nulle part et effaré, vaste fantôme  
il est ce pays seul avec lui-même et neiges et rocs  
un pays que jamais ne rejoint le soleil natal*<sup>10</sup>

Je n'ai pas encore eu, faut-il l'avouer, le courage de l'aborder, de m'arrêter quelque temps pour le saluer. Non pas que j'aie peur, mais sa prostration et mon impuissance à le tirer de sa misère me paralysent.

*il attend, prostré, il ne sait plus quelle rédemption  
parmi les paysages qui marchent en son immobilité  
(...)*

*il a toujours ce sourire échoué du pauvre avenir avili  
il est toujours à sabrer avec les pagaies de l'ombre*<sup>11</sup>

Or, contre toute attente, détruisant du coup la conception que j'avais de lui, ce jour-là du 21 décembre dernier, dans le matin glacial, juste au bas du parvis de l'église (Notre-Dame-des-Neiges, je crois) à Sainte-Agathe-des-Monts où venaient de se terminer les funérailles nationales de Gaston Miron, le jeune homme était là. Droit. Sobre. Recueilli. Et seul. Loin de notre village. Personne ne semblait retenir son attention, ni la foule, ni les célébrités politiques et littéraires, ni les caméras. Il était là. Il était là pour le poète. C'est tout. Et je n'en croyais pas mes yeux. Je l'ai observé pendant plus d'une heure, et quand je suis repartie à cause du froid, il y était toujours, au même endroit.

10. « Héritage de la tristesse », p. 72.

11. *Ibid.*, p. 72.

Il me paraissait apaisé, enfin. D'une tranquillité lumineuse. Et j'ai pensé: «déjà le monde tourne sur ses gonds<sup>12</sup>». Et j'ai imaginé qu'il incarnait un homme miraculeusement rapaillé, réunifié, bercé dans la mort d'un autre, consolé à cause de l'immortelle poésie d'un autre. On aurait dit que, toute souffrance abolie, il en avait fini, comme l'écrivait Gaston Miron, «avec ce bœuf de douleurs» qui soufflait dans ses côtes<sup>13</sup>. Le froid ne semblait pas l'atteindre; la déchéance paraissait avoir subitement déserté sa vie. Et j'ai pensé: «je m'avancerai sur ton sol, ému, ébloui / par la pureté de bête que soulève la neige<sup>14</sup>». Il n'avait plus cet air absent qui lui barrait toujours le regard – «mes yeux sont ancrés dans le sort du monde<sup>15</sup>». Et il m'est apparu, pour la première fois, immense et solide comme un pays dans sa jeunesse – «j'en appelle aux arquebuses de l'aube / de toute ma force en bois debout<sup>16</sup>». Le poète désormais disparu (ou seulement endormi?) – «qui donc démêlera la mort de l'avenir<sup>17</sup>» –, ce Miron le Magnifique, qu'avait-il donc laissé au garçon en héritage pour que ce dernier revienne si profondément, si dignement en ses terres? Cette exhortation peut-être:

*... il faut se pencher du haut de l'espace  
appuyer sa tempe contre l'espace  
et de peur que tout se brouille  
déplacer du silence<sup>18</sup>*

Reverrai-je un jour cet homme que la mort de Miron a remis dans la mire de ma conscience? Je l'ignore. J'ignore s'il reviendra dans notre village. Mais qui sait: peut-être

12. «Et l'amour même est atteint», p. 76.

13. «La braise et l'humus», p. 77.

14. «Pour mon rapatriement», p. 74.

15. «Et l'amour même est atteint», p. 76.

16. «Séquences», p. 68.

17. «Le camarade», p. 96.

18. «Petite suite en lest», p. 28.



est-il immortalisé, à l'insu de tous et bien malgré lui, sur la pellicule de la caméra de Pierre Falardeau qui a filmé les funérailles de Gaston Miron.

Quoi qu'on en dise ou pense, et si absurde que l'époque veuille bien le faire paraître, comme l'ont fait d'autres époques en divers lieux, dans la marche qu'il nous faut accomplir, parce que vivants, à travers l'aridité d'une absence de pays et la difficile et paradoxale humanité, les êtres que nous sommes et l'avenir qui nous surviendra ont pour uniques veilleurs et protecteurs, pour conscience et consolation, les pouvoirs du poète posté au bord du monde. Celui-là a fait lever les vents; et le monde, enfoui dans la détresse du jeune homme et empêtré au cœur de nous-mêmes, a basculé dans la lumière:

*les vents qui changez les sorts de place la nuit  
vents de rendez-vous, vents aux prunelles solaires  
vents telluriques, vents de l'âme, vents universels  
vents ameutez-le, et de vos bras de fleuve ensemble  
enserrez son visage de peuple abîmé, redonnez-lui  
la chaleur*

*et la profuse lumière des sillages d'hirondelles*<sup>19</sup>

Merci, Gaston Miron.

(Saint-Donat, février 1997)

---

19. «Héritage de la tristesse», p. 72-73.